

Derrière le silence des choses

La campagne creusoise est d'un très beau gris argenté ce matin. Chaque branche ou brindille de chaque arbre est recouverte d'une délicate carapace de givre. Ici tout n'est que bois et vallons. Les champs pentus sont poudrés de blanc.

La ferme de Montleu se tasse derrière un épaulement rocheux. De la fumée monte du tas de fumier où grattent les poules. Une vache meugle dans l'étable.

Un homme sort d'un bâtiment, poussant une brouette de betteraves.

En passant devant le logis, il hèle rudement :

« Lorrain, fainéant, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? », avant de reprendre le chemin de l'étable.

L'enfant n'a pas bougé. Derrière la vitre son visage au regard fixe semble fermé.

Un soupir dans son dos.

« Allons, Lorrain ! Traîne pas trop ! Le père va encore te battre... »

Lorrain s'éloigne de la fenêtre. Il enfile sa veste. Chausse ses sabots.

Il pousse la porte, quittant la tiédeur relative de la cuisine où brûle, dans l'âtre, une souche de châtaignier.

*
* *

Du temps a passé.

À Montleu, rien ne semble avoir changé. Les bêtes sont au pacage la journée. Lorrain assure la traite le soir et le matin, avec l'aide de Madeleine, sa femme. Il y a maintenant dix ans que Lorrain l'a prise pour épouse. Voici qu'elle lui a donné Sylvain. Brun comme son père. Tout aussi bavard que lui est taiseux.

Le printemps explose aux haies blanchies d'aubépines, aux talus verts piquetés de ficaires, aux prairies tapissées de boutons d'or et de pissenlits. Des pervenches grimpent au pied des bosquets.

Lorrain revient des champs avec Boulot, le trait poitevin feu attelé au semoir.

Il dételle sous le hangar avant de le mener se désaltérer au timbre de pierre.

Sylvain a rejoint son père.

« Dis, je peux monter sur son dos ? »

Sans un mot, Lorrain enlève l'enfant de ses bras puissants et le pose sur la large croupe du cheval.

Tous trois regagnent l'enclos voisin.

L'enfant saute dans les bras du père, quittant la chaude échine de la bête. Ils referment la barrière, laissant Boulot brouter paisiblement parmi les pâquerettes.

Un panache sort de la cheminée. Une bonne odeur de soupe aux choux flatte les narines. Sylvain babille, sa menotte dans la main calleuse de Lorrain. Il l'assomme d'un flot continu de questions auxquelles le père ne fait que sourire.

Dans la cour, la voix d'Henri, le grand-père, a résonné :

« Lorrain ! Fainéant ! As-tu pas bientôt fini de muser ? Tu ferais mieux de voir à la Gloutonne. Semble que le terme est rendu, le veau tardera pas. Et toi, gamin, file au hangar : les betteraves t'attendent !... »

Madeleine, qui revient des poules, s'est arrêtée, le panier à la hanche. Elle a un regard pour son homme, lequel, docile, se dirige d'un pas lent vers l'étable d'où proviennent des meuglements déchirants.

« La soupe est prête, crie-t-elle à la cantonade.

- Elle attendra. L'ouvrage n'attend pas, lui ! », a lâché son beau-père d'un ton sans réplique.

*

* *

Lorrain est seul. Il va, sa faux à l'épaule. Il y a un peu d'herbage à faucher au pré de La Grosse Pierre. Il va, de son pas régulier, entre deux haies vertes. Au dévers du chemin débouchant du bois d'Épinette, surgit Rachel.

Elle s'avance vers lui, un rien provocante, corsage à demi déboutonné, laissant apparaître les rondes blancheurs des seins. Noirs, ses cheveux fous lui retombent sur les épaules et un peu sur son visage. Elle s'est plantée devant lui, crânement.

« Bonjour, mon voisin ! Comment vas-tu par cette claire matinée ? »

C'est une belle jeune fille de quinze ans peut-être, à peine sortie de l'enfance.

Lorrain ne répond pas. Il a marqué une légère hésitation avant de reprendre sa marche, le regard fixé sur l'échappée vers les lointains.

En deux bonds elle l'a rejoint, le tire par sa chemise.

« Lorrain ! Tu veux donc pas me saluer ? »

Elle l'oblige à s'arrêter, se campe devant lui, plonge ses yeux noirs dans ceux si clairs de l'homme.

« Où vas-tu donc avec ta faux ce matin ? »

Lorrain la regarde, gêné.

« Je m'en vais faucher au pré de la Grosse Pierre.

Il veut contourner la jeune fille pour poursuivre son chemin, mais elle saute de côté, lui barrant à nouveau la route, poings sur les hanches.

Lorrain détourne le regard.

« Allons, fillette ! Laisse-moi aller !

- Pourquoi tu ne veux pas me regarder, Lorrain ? Tu me trouves pas belle ?... »

Lorrain affronte ce regard qui le fouille et le défie.

« Embrasse-moi, Lorrain ! »

Ses yeux ne le lâchent pas. Il ne peut s'en défaire. Un trouble le prend.

Tout soudainement, se hissant sur la pointe des pieds, l'enfant noue ses bras autour du cou de l'homme et pose ses lèvres sur sa bouche. Il veut s'en échapper. Elle relâche un peu l'étreinte.

D'une voix rauque :

« Je te veux, Lorrain. Prends-moi ! Je t'en prie... »

La saisissant alors au poignet, il l'entraîne dans le pré sous l'ombrage du bouquet de frênes qui a crû à l'abri du gros rocher, en lisière du bois. Là, il jette au sol sa musette, sa faux et sa pierre, la saisit à la taille, la contemple longuement, le souffle court.

Enfin, n'y tenant plus, il l'étreint sauvagement, écrasant sa bouche sur la sienne, puis dans son cou, glisse vers la poitrine offerte...

Tous deux halètent, dans la fièvre du désir fou. Il dégrafe son ceinturon et fait tomber son pantalon. Elle a largement ouvert son corsage, dévoilant deux seins laiteux magnifiques aux petits tétons roses dressés. Il se jette goulûment sur cette poitrine demandante, lui pétrissant les fesses à pleines mains.

Ils roulent dans l'herbe odorante qu'agite à peine une brise tiède. Les oiseaux chantent. On entend le coucou, le roucoulement d'une tourterelle sauvage, le cri d'une buse. Les insectes bourdonnent. Le soleil monte, déjà chaud.

Rachel a relevé sa jupe de cotonnade bleue, écarte les cuisses, le dos dans l'herbage. Lui s'est agenouillé au-dessus d'elle.

« Viens ! appelle-t-elle à voix basse. Viens ! Entre en moi ! »

Leurs regards chavirés d'ivresse s'emprennent. Son odeur fait tourner la tête de l'homme.

Enfin, dans un élan furieux, il entre violemment en elle, prenant appui sur ses bras de part et d'autre de cet être qui l'affole, de ce corps offert.

L'assaut est brutal. Elle étouffe un cri de plaisir, et se tend vers ses coups de boutoir, s'offrant toute à son sexe qui la fouille au plus profond de son ventre.

Très vite, Lorrain, dans un spasme sauvage, explose en elle, prolonge un instant les poussées et retombe sur elle, anéanti, hors de souffle, le visage dans sa chevelure.

Rachel, très tendrement, lui caresse la nuque, les tempes, le dos, les fesses, fait glisser ses doigts dans ses cheveux, tout en lui murmurant des mots tendres.

Un geai ricane non loin d'eux. Les frais effluves de la prairie ajoutent à l'ivresse folle dans laquelle les a plongés l'accouplement.

« Que c'était bon, Lorrain ! Que c'est bon d'être dans tes bras ! »

Lentement il se retire d'elle. La contemple. Des minutes passent. Enfin il se relève, réajuste son pantalon. Il a un regard circulaire. Personne. Ici, c'est loin de tout. Pas de danger qu'on vienne.

La palombe et la caille chantonnent.

Lorrain reprend sa faux, attache à sa taille la corne et la pierre.

- Sauve-toi vite ! dit-il, bourru.

Rachel s'est relevée, reboutonne son corsage et défroisse sa jupe. Elle rejette gracieusement ses cheveux en arrière, enfile ses sabots.

Elle s'approche de lui, pend ses bras à son cou et lui vole un baiser que, têtu, semble lui refuser son amant.

Puis elle s'enfuit en courant et riant d'un rire cristallin qui touche Lorrain en plein cœur.

Lorrain demeure de longs instants hébété, immobile, à l'ombre des frênes. L'herbe est froissée où s'est noué leur amour.

Enfin il se redresse, plante le bois de sa faux entre ses sabots et, tirant sa pierre, se met en mesure d'aiguiser la longue lame courbe, dans ce chant métallique familier. Cela fait il crache dans ses mains et se lance furieusement dans sa tâche. Il attaque la tendre prairie avec comme une colère sourde. Les coulées de longues et souples graminées vacillent sous le fer et se couchent en andains réguliers. Des insectes tournoient autour du faucheur. Il se penche régulièrement et pivote doucement, tout son tronc ahanant sous l'effort. Il hâte le mouvement et mord avec fièvre dans l'ouvrage qui progresse rapidement. Lorrain a dû quitter sa chemise. Il est en sueur.

Quand le soleil est à son midi, il regagne l'ombrage du bosquet, théâtre de son infidélité conjugale. Adossé au tronc du plus gros arbre il mâche consciencieusement chaque bouchée de pain bis qu'il accompagne d'un bout de lard et d'un gros oignon. De temps à autre il boit au goulot une rasade de la mauvaise piquette qu'il a emportée dans sa musette.

Il fixe au loin dans la coulée vers la vallée le vol silencieux des buses dans l'azur printanier.

Et puis, son frugal repas expédié, il se remet au travail dans la solitude de la prairie enclose de bois.

*

* *

Le soleil au déclin a rougi. Le pas du paysan a ralenti à l'approche de la ferme. Sitôt qu'il a pénétré dans la cour la voix du père tonne.

« Bon Dieu ! gamin, toujours aussi lambin ! T'aurais pu arriver plus tôt. J'ai dû ramener le troupeau. Grouille-toi ! La traite attend pas ! »

Sylvain, qui roulait la brouette au fumier, s'est jeté dans ses bras.

« Papa ! »

Le père a une hésitation avant de le soulever dans ses bras et de frotter sa grosse moustache sur la joue de l'enfant.

Selon son habitude, celui-ci l'assaille de questions.

« As-tu coupé tout le pré ? As-tu vu le sanglier ou le chevreuil ?... »

Lorrain reste muet, le regard embué, le front plissé.

À l'abreuvoir, torse nu, il opère à grande eau une toilette sommaire avant de se diriger vers l'étable où, déjà, les femmes sont à l'œuvre.

Saisissant d'une main un tabouret à trois pieds mal dégrossi, de l'autre l'anse d'un seau de zinc cabossé, il s'avance vers la Maligne. Sa mère et sa femme, le foulard noué dans les cheveux, du trayon gonflé, font habilement gicler en cadence, de leurs mains calleuses, les longs filets blancs qui moussent dans le seau coincé entre leurs jambes.

« Eh bien, mon homme ! Comment s'est passée ta journée ? As-tu avancé comme tu voulais ? »

Lorrain, le front appuyé au flanc chaud de la bête, fait la sourde oreille.

Devant son assiettée de soupe, le soir, après la traite, il ne desserrera

pas les dents, se contentant de répondre par monosyllabes ou grommelant quelques incompréhensibles borborygmes.

De toute façon, les repas ressemblent souvent à celui-ci. Seul le patriarche a le droit de parole. On pique du nez sur son fricot. Les discussions, qui n'en sont pas, ne sont qu'une écoute silencieuse des aigres remontrances sur le travail de la journée, ou les directives que ce dernier assène à son entourage.

Muettes, les femmes se lèvent pour servir et desservir. Que Lorrain se taise ne surprend personne. En outre, c'est son tempérament.

Le soir, il se tourne vers la ruelle du lit, roulé en chien de fusil. Madeleine s'est glissée sous le rude drap et vient se blottir contre son dos, quémandant quelque caresse en même temps que quelque commentaire de sa journée.

Lorrain renâcle, renfrogné.

« Tu me parles point, mon homme ? Qu'y a-t-il ? Quelque chose t'a contrarié à la Grosse Pierre ? Réponds-moi donc, mon Lorrain.

Ce disant, sa main passe dans sa tignasse, coule tendrement sur son épaule.

Il a un brusque mouvement de refus.

Madeleine, un peu surprise, bat en retraite.

« Bon, tu veux faire la bête, ce me semble. Je te laisse. »

Elle s'allonge, silencieuse, auprès de ce corps noué.

*

* *

Les jours suivants, Lorrain, buté, n'ouvre pas la bouche.

Il a plu la veille. Une de ces giboulées que porte le vent d'ouest à cette prime saison. Le soleil est revenu et chauffe la terre, qui s'évapore.

Lorrain a repris le chemin de la Grosse Pierre. Il doit en finir la fauche ce jour, sans faute. Aussi est-il parti de bon matin, musette en bandoulière, l'outil de coupe à l'épaule. Il va, d'un bon pas, faisant sonner les cailloux du sentier sous les fers de ses souliers.

Contrairement à la semaine passée, point de Rachel. À moitié fauchée, la prairie, à ses pieds, fume sous les rayons du soleil qui monte dans un ciel clair. Les hirondelles sillonnent le ciel. Les chants des oiseaux emplissent l'air matinal, empreint des mille senteurs des herbes, des fleurs et de la mousse des sous-bois. Une chevrette et son faon qui brouaient paisiblement en lisière s'enfuient silencieusement à son approche. Sous les frênes il a posé son sac, son instrument, sa veste. Il contemple un instant, songeur, la tâche qui l'attend.

Soudain deux mains fraîches s'appuient sur ses yeux, deux bras tendres enserrant sa tête, un corps féminin s'est lové contre son échine.

Dans le moment même où il reconnaît l'odeur, une bouche chuchote à son oreille :

« Qui c'est ?... »

- Rachel ! »

Il se tourne d'un bloc. Face à face, les amants se contemplent en souriant. Le désir fou les reprend. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, s'embrassent à pleine bouche et s'allongent dans l'herbe humide

encore.

« Lorrain ! Mon Lorrain ! Tu m'as manqué ! Viens ! Oh ! Viens vite !... »

Comme la semaine passée, leur étreinte est fougueuse. Ce jour, elle saura obtenir de son amant un second assaut, se mettant à quatre pattes pour mieux lui offrir sa croupe. Là encore Lorrain, fou de plaisir, la prendra comme une bête avant de retomber sur le dos à côté d'elle, les bras en croix.

Elle profitera de cette accalmie pour couvrir de caresses et de tendres baisers son torse velu, ses cuisses, et s'attardera avec gourmandise à son sexe, dont elle saura tirer la quintessence de sa bouche mutine...

Rachel est restée près de son amant. Elle l'a regardé avancer laborieusement dans la prairie. À la pause, elle a partagé son maigre repas et bu une rasade à sa bouteille. Puis, insatiable, elle l'a de nouveau affolé. Cette fois, elle a pris sa tête entre ses mains et l'a dirigée vers son bas-ventre, écartant les cuisses, et a offert à sa bouche le fruit de son sexe impatient de ce baiser voluptueux. Elle s'est tendue toute dans un orgasme violent sous les caresses insistantes de sa langue. Puis il l'a prise à nouveau, au comble de l'excitation...

Ils sont repartis le soir. Ils se tenaient par la taille...

*

* *

Henri n'a jamais été aussi despotique. L'orage menace. Les bêtes sont nerveuses. Les chiens jappent pour rien et s'énervent. Les mouches piquent.

Le père a abattu ce matin sa main sur son fils. Sans raison. Il est vrai que Lorrain n'a plus le même allant à la tâche, et même, parfois, rêve, le menton appuyé à sa fourche. Et ça, ça a le don de mettre le père en rage.

L'homme s'est redressé sous la gifle, s'est levé du banc, a brandi le poing vers le père, le défiant du regard.

Les femmes et Sylvain ont crié. Madeleine s'est précipitée vers son époux, le retenant de justesse.

Il a craché au sol, lentement a abaissé son poing, tremblant de fureur. D'un mouvement d'épaule, il a rejeté Madeleine en pleurs. A pris sa sacoche et sa fourche et s'est mis en route à grandes enjambées vers le pré de la Grosse Pierre.

Il faut mettre en meulons avant l'orage le foin qui a séché sur place.

Sa colère n'est pas retombée. Il fait sonner très fort ses godillots sur les cailloux du chemin.

Rachel l'a retrouvé vers le milieu du bois d'Épinette.

Elle lui saute au cou, toute enamourée. Il la rejette brutalement sans un mot, et continue son chemin. Surprise et blessée, elle le rattrape, s'approche prudemment de lui, la voix cajolante.

« Qu'y a-t-il, mon Lorrain ? Je te sens colère. Ton père, sans doute encore, pas vrai ? »

Il presse le pas sans répondre.

« À moi tu peux bien le dire, mon Lorrain. Pas vrai, le père t'aura encore tourmenté ? »

Lorrain s'arrête, les larmes aux yeux, plante rageusement sa fourche

dans le talus qui borde le sentier, et saisit Rachel aux épaules, la tenant à bout de bras.

La regardant dans les yeux :

« Je peux bien te le dire : il m'a giflé ce matin. Je ne peux plus. »

Sa respiration est hachée. La colère le fait trembler.

« Je le tuerai !

- Mon Lorrain ! « s'écrie Rachel émue de pitié.

Elle lui prend la main, le force à s'asseoir à côté d'elle sur le talus. Elle prend sa tête dans ses bras, l'attire contre sa poitrine tout en multipliant les caresses et les mots tendres.

Les larmes de Lorrain coulent sur le corsage de la jeune fille. Elle l'embrasse tendrement puis, debout soudain, l'aiguillonne :

« Allons ! Viens-t-en vite ! J'ai amené ma fourche, moi aussi. L'ouvrage avancera plus vite. Ainsi, nous aurons un peu de temps pour nous... »

*

* *

Le tonnerre lointain s'est rapproché peu à peu. Tous deux se hâtent d'amasser les derniers andains. Les meulons se dressent régulièrement sur le pré. Par la trouée on aperçoit les nuages de plus en plus sombres se bousculer à l'assaut de la colline, couvrant bientôt les bois d'une encre noire et menaçante que les éclairs violacés ne cessent de zébrer. Le vent s'est levé. Les premières gouttes s'écrasent, lourdes, dans la moiteur de l'air. Soudain une fulgurance a jailli sous la voûte assombrie, accompagnée du fracas formidable du tonnerre sur eux. Ils venaient juste d'ajuster le dernier tas. Ramassant prestement leurs affaires, ils vont chercher refuge dans le bois.

Il y a là les vestiges d'une vieille cabane abandonnée.

L'orage se déchaîne au-dessus d'eux. Les éclairs se succèdent sans discontinuer. Le fracas des explosions est incessant. Le vent mugit et tord les branchages. La pluie crépite sur les feuillages, qu'elle déchiquette. Ils atteignent l'abri trempés.

Lorrain admire Rachel, superbe. Son blanc chemisier de coton colle à sa peau, moulant ses seins, les rendant plus désirables encore. Ses cheveux mouillés, sur ses joues et à ses tempes rebondissent des épaules jusqu'à sa gorge.

Lorrain retire sa chemise, découvrant son torse qui ruisselle de l'eau du ciel. Elle se dénude à son tour.

Du foin est épars dans un coin. C'est là qu'ils vont se reprendre, lentement cette fois, savourant chaque minute des plaisirs insolents qu'ils se donnent...

*

* *

Chacun, à Montleu, a bien pris conscience du changement d'attitude de Lorrain. Définitivement muet, nul n'ose plus lui adresser la parole, à l'exception du père, qui brûle d'une colère mauvaise depuis sa rébellion inadmissible, et qui cherche l'affrontement.

Marie-Louise, la mère, les yeux rougis par les larmes, courbe l'échine en silence plus que jamais. Madeleine aussi a les yeux rougis. Son ventre s'est arrondi ces derniers temps.

Sylvain, inquiet, se réfugie près des poules ou du cheval ou dans le fenil avec les chiens....autant que la vindicte du patriarche le lui permet. Lorrain, désormais, dort dans le grenier à foin, au-dessus de l'écurie. Désemparée, Madeleine, à force de voir sa tendresse si durement rabrouée, s'est prise d'une profonde mélancolie et pleure souvent au milieu de ses tâches qui, si dures et si nombreuses qu'elles soient, ne lui sont pas épargnées. Pire ! Elle doit compenser les absences de son mari. Il n'est à la ferme que pour les repas. Il lui arrive même de n'y pas paraître. Il semble que plus son père le réprimande, plus Lorrain s'éloigne de son labeur et de la ferme.

Ce jour-là, il attelle Boulot à la charrette. Il lui faut rentrer la coupe de la Grosse Pierre. Sylvain saute de joie autour de Lorrain, l'aidant à passer la sous-ventrière, à poser le mors.

« Tu m'emmènes, papa ? Je suis grand et fort maintenant. Je peux conduire Boulot et t'aider à charger le foin... »

Sa joie est de courte durée.

« Va aider ta mère, elle a besoin de toi », le rabroue durement son père. Blessé, l'enfant le voit partir, debout dans la charrette, les guides dans les mains.

Il en a gros sur le cœur et de grosses larmes coulent sur ses joues. Alors, il s'en va aider sa mère à nourrir les poules, à étendre le linge...

« Sylvain, mon grand homme », lui dit Madeleine tout soudainement, se penchant vers lui. « Est-ce que ça te dirait qu'on rejoigne papa à La Grosse Pierre dans la soirée ? Tu pourrais grimper sur le dos de Boulot... »

L'enfant bat des mains.

Vite il aide Madeleine à nourrir les cochons, à éplucher les légumes, bref, tout se fait dans un temps record. Marie-Louise, compréhensive, les brusque :

« Allez, mes enfants ! Ne t'inquiète de rien, ma fille, je préparerai la soupe. »

Madeleine a jeté un grand châle sur ses épaules, pris un quignon de pain et quelques pommes dans son panier, pour ses hommes.

Les voici qui se hâtent tous deux sur le chemin blanc, tout à la joie de la surprise qu'ils vont faire à Lorrain. Madeleine souffle un peu à la pensée de desserrer l'étreinte permanente que fait peser sur tous son terrible beau-père et l'idée de se retrouver en famille sans ses beaux-parents inonde son cœur d'un bonheur intense.

Elle doit apaiser les ardeurs du garçonnet qui gambade autour d'elle sur le chemin et la presse.

Le temps est magnifique. Il fait une douce chaleur comme le printemps sait en offrir à nos campagnes et une légère brise odorante caresse les joues par moments.

Pour la première fois depuis son arrivée à Montleu, Madeleine renaît à la vie. Elle se prend même à fredonner une vieille romance. Avec l'aide de Sylvain, elle cueille aux haies un beau bouquet de pervenches qu'elle tient à la main.

Un merle jaillit d'un fourré et traverse les taillis devant eux en criant. Enfin, ils atteignent l'orée du bois d'Épinette, débouchent sur le pré de la

Grosse Pierre.

La charrette est à moitié chargée, Boulot, attelé, broute à l'ombre du bouquet de frênes. Point de Lorrain en vue.

« Attends, mon Sylvain, dit la mère, nous lui ferons une surprise. »

D'une main elle serre son bouquet de pervenches, de l'autre celle de son fils, qui porte le panier.

Ils avancent sans bruit dans l'herbe rase. De meule en meule, les voici à l'épaulement rocheux.

« Il doit se reposer », chuchote Madeleine.

Des bruits étranges leur parviennent. Ils contournent le rocher.

Sous les branches des frênes, dépouillés de tout vêtement, les amants enlacés s'étreignent dans un coït intense qui secoue leurs corps de façon spasmodique.

Madeleine pousse un cri et s'effondre. Sylvain, saisi, semble frappé de stupeur.

Les amants se délient.

« Madeleine !

- Papa ! »

Lorrain enfle son pantalon et sa chemise à la volée, se hâte vers sa femme.

Prestement, Rachel disparaît.

L'enfant demeure interdit, sidéré par l'enchaînement des faits.

Son père a saisi sa mère dans ses bras et l'a déposée sur le foin de la charrette, à l'ombre. D'une touque, il verse de l'eau à ses tempes qu'il tamponne de son mouchoir mouillé.

« Amène Boulot ! », ordonne le père.

Tel un automate, Sylvain obéit.

Du sang coule le long des jambes de Madeleine.

La charrette brinquebalante reprend le chemin de la ferme.

Les pervenches gisent, éparpillées sur la prairie.

Le chemin cahote et Madeleine geint, semi-inconsciente, sur le foin.

À la ferme, Lorrain l'emporte vers la cuisine. L'enfant a couru devant prévenir. Marie-Louise ouvre les portes au passage de son fils et de son fardeau, qu'il dépose sur le lit.

Marie-Louise ne cesse de s'exclamer en se signant :

« Mon Dieu ! Mon pauvre enfant ! Que va dire ton père ?...

- Nettoie-la ! » la coupe rudement son fils.

Elle trotte à l'âtre, le tisonne, d'une brassée de bois mort réveille les flammes assoupies, y dispose une marmite sur un trépied dans laquelle elle verse l'eau d'un broc, court à l'armoire, en sort des linges et revient à Madeleine sans cesser ses jérémiades.

Elle lui applique une compresse froide d'eau vinaigrée sur le front, relève les jupons souillés de sang. D'entre ses cuisses, il en coule encore.

Elle retourne à la marmite, s'affaire, envoie Sylvain au lavoir chercher de l'eau...

Lorrain a disparu.

Henri doit être à râtelier sur les versennes. Un veau meugle. Un coq chante. Un vol de pigeons traverse la cour vers les hangars. Le soir

tombe.

Sylvain, de retour du village où sa grand-mère l'avait envoyé chercher le médecin ne quitte plus le chevet de sa mère affaiblie. Celle-ci, blême, les yeux clos, inerte, pleure continûment à petits bruits.

La Traction avant fait irruption dans la cour de la ferme en crachotant et s'arrête non loin de la porte de la cuisine.

Un petit homme corpulent en complet veston, crâne dégarni, en sort, une sacoche à la main. Marie-Louise l'attend sur le seuil, essuyant ses mains noueuses à son sarrau noir.

Sans un mot, elle le mène à Madeleine.

Le médecin sort son stéthoscope, prend le pouls, palpe le ventre, considère les vêtements et les draps rougis.

« Il faut l'emmener à Guéret. Il n'y a pas un instant à perdre. Elle a perdu beaucoup de sang. Elle était enceinte ?... »

Marie-Louise acquiesce en silence.

« Je crains qu'il y ait peu d'espoir pour l'enfant, ponctue-t-il. Votre fils n'est pas là ? J'aurais besoin de lui pour la porter à mon véhicule. Appelez-le ! »

Sylvain a bondi vers l'étable, hélant son père à tue-tête.

Celui-ci, plus sombre que jamais, abandonne son seau près du bidon et se hâte vers la cuisine. À l'évier de pierre, il se lave les mains à la cuvette.

« Lorrain, il faudrait la transporter dans ma voiture ! »

Lorrain soulève Madeleine, misérable poupée de chiffon, et l'emporte vers l'auto. Le médecin l'y a précédé.

« Je vous tiendrai au courant. »

Lorrain et Sylvain, immobiles, muets, regardent s'éloigner le feu rouge sur la route déjà envahie par l'ombre.

*

* *

Ce matin le père et le fils ont pris tôt l'autobus pour Guéret. Ils se pressent vers l'hôpital, sans échanger une parole.

Un médecin peu loquace en blouse blanche les accompagne par les longs couloirs encaustiqués. La main sur la poignée d'une porte, il explique, le visage grave :

« Je vous le répète, il y a de fortes chances qu'elle ne vous reconnaisse pas. Depuis son réveil, elle demeure prostrée. Rien ne l'atteint. Le choc qu'elle a subi a dû être terrible... »

Il pousse le battant de bois laqué blanc.

Un lit d'hôpital, métallique, blanc, lui aussi, sous une fenêtre aux vitres dépolies. Un broc, une cuvette, sur une petite table. Une chaise, vide. Un miroir et un crucifix au mur, au-dessus de la table.

Assise à la tête du lit, pieds à plat sur le plancher ciré, Madeleine, recroquevillée sur un poupon imaginaire, chantonne en le berçant.

Sylvain s'élançe.

« Maman ! »

Madeleine sursaute, se relève, regarde son enfant avec effroi et se réfugie sur le lit, dans l'angle du mur, se ratatine sur elle-même, se protégeant le visage sous ses bras en poussant des cris stridents. Puis

elle sanglote, agitée de soubresauts nerveux.

Lorrain n'a pas bougé. L'infirmière entraîne Sylvain en larmes, qui implore sa mère.

« Allons ! Venez ! Je vous avais prévenus. Il n'y a, hélas ! plus rien à espérer... »

Le père et le fils sont repartis par les rues de Guéret. Ils ont repris l'autocar poussif qui a serpenté à travers les bois et les landes et les a laissés au bout du chemin de Montleu. Ils ont gravi le raidillon, toujours silencieux, avant de rejoindre le corps d'habitation.

« Alors, bon à rien, t'as vu ? Bon ! Eh bien, maintenant, au travail ! »

Lorrain a craché en direction de son père, a tourné les talons et est parti sur le chemin.

*

* *

Il a suivi la direction du hameau de Pentuc. Un peu à l'écart du groupe principal des maisons resserrées, une mesure, en contrebas, d'où sort un filet de fumée, est accotée à la roche. Dans le jardinet attenant, Rachel s'affaire, arrachant des carottes.

Au bruit du portillon qui grince, elle se retourne. Elle se relève vivement, court à lui.

« Mon Lorrain ! »

Elle se blottit dans ses bras.

« Viens ! » dit-il.

Tous deux repartent vers le val. Le sentier suit un ruisseau. Ils arrivent bientôt à un étang dans lequel se jette le filet d'eau. Non loin, une grange semble monter la garde, silencieuse. Ils y pénètrent.

Dans la pénombre, ils se font face. Un dernier rayon du soleil couchant passe par les planches disjointes et nimbe le visage de Rachel d'une douce lumière orangée.

Lorrain serre tendrement son visage dans ses paumes et baise ses paupières, puis ses lèvres, avec une infinie tendresse. Il l'allonge dans le foin. Une fois encore, les amants se cherchent et se retrouvent.

Lorrain s'est assis à califourchon sur son ventre. Il a lentement caressé la gorge, les seins, les flancs, la chevelure de la jeune fille. Et puis, tout en continuant ses caresses si tendres, il s'est introduit en elle, bien doucement.

Longtemps il a poursuivi ses va-et-vient, son regard fixé dans le sien.

Appuyant en caresses ses mains sur la gorge si douce, il a accéléré le rythme. Enfin, la besognant à toute force, il s'enfonce profondément en elle pour y laisser exploser sa jouissance. Ce faisant, les doigts durs de ses rudes mains de paysan n'ont pas relâché l'étreinte. Les yeux de Rachel, un instant affolés, se sont voilés. Sa bouche ouverte n'aspire plus l'air qui ne parvient plus à ses poumons. La jouissance décuplée par l'abandon définitif de Rachel, à son faite, Lorrain hurle un cri déchirant de bête blessée qui ne s'arrête pas...

Assouvi, il desserre la pression de ses doigts. À genoux à côté de Rachel

endormie, Lorrain contemple le corps laiteux si beau, le visage qui repose sur le côté, les yeux grands ouverts, fixes. Puis, prenant sa tête à deux mains, il exhale un long cri rauque, hurlement déchirant, qui court par-dessus l'étang sous la lueur de la lune apparue en son plein. Et ce cri s'achève en une gerbe de hoquets, sanglots redoublés, qui soulèvent tout son grand corps à coups douloureux.

Longtemps s'écoule le flot de sa détresse. Quand, enfin, il semble s'apaiser un peu, il charge le cadavre de sa jeune maîtresse dans ses bras, se relève et sort de la grange. Il s'avance lentement sous la lumière de l'astre lunaire vers l'étang, y pénètre et poursuit vers son centre avec son fardeau. L'eau atteint le milieu de sa poitrine. Après un dernier regard à sa bien-aimée, il abaisse ses bras lentement et l'abandonne, telle Ophélie, blanche comme un lys, dans l'onde noire...

*

* *

Henri est furieux. Il tonne.

« Mais où est-il donc passé, cet incapable, cet abruti, ce crétin ? »

Marie-Louise poursuit ses allées et venues silencieuses de la cheminée à la table et de la table à l'évier, menue souris, grise comme une ombre.

Sylvain garde le nez baissé sur son assiette où la soupe froidit.

À la fin, Henri se lève.

- Viens avec moi, petit ! Allons le chercher !

Sans un mot, le garçonnet se lève et suit son grand-père dans la nuit.

Chacun cherche et appelle de son côté.

Ils fouillent l'étable, l'écurie, les hangars, le jardin, la remise...Point de Lorrain !

« Allons à Pentuc ! Peut-être qu'ils l'ont vu ? »

Les hommes réveillés s'organisent et battent les environs.

Un hurlement strident soudain les glace. Tous accourent près de l'étang.

Au seuil de la grange au battant grand ouvert, Sylvain hurle sans discontinuer.

Le père François, premier arrivé à sa hauteur, s'agenouille et, doucement :

« Qu'y a-t-il, petit ? Qu'as-tu vu ? »

Il se relève, cherchant à comprendre ce qui a tant terrorisé l'enfant.

Alors il découvre, éclairé en plein par la lumière de la lune passant par la lucarne, le corps de Lorrain immobile, pendu sous une poutre, au bout d'une corde...

*

* *

Un brouillard épais et cotonneux ensevelit la campagne creusoise. Les arbres sont des fantômes dépouillés. On distingue à peine les bâtiments trapus de Montleu. La Traction stoppe devant la porte de la cuisine. Derrière la vitre de la cuisine, le visage sans expression d'un garçonnet.

Le vieux docteur pousse la porte. Des bûches sommeillent dans l'âtre. Sur une chaise basse, tout contre, Marie-Louise, prostrée, désormais rabougrie, éponge les larmes qui roulent sans fin sur ses joues creusées de rides profondes.

- Allons ! C'est l'heure, mon garçon ! dit le médecin d'une voix douce.
Sylvain, sans un mot, empoigne sa valise et sort. Il n'a pas un regard pour sa grand-mère, non plus qu'au patriarche embusqué dans la grange.
L'homme l'installe à l'arrière. Il claque la portière, se met au volant, démarre.
Vite absorbée par l'ouate du brouillard, l'auto noire emporte l'orphelin vers son destin...

FIN